

Anne SAOUTER

Les femmes performantes dérangent

« Après avoir réussi à s'imposer dans presque toutes les compétitions, les femmes sportives sont logiquement devenues de plus en plus performantes dans leur discipline.

Mais derrière le discours obligé de l'égalité des chances pour atteindre le podium, le sport, on l'a vu, entretient des mécanismes de reproduction qui cherchent à spécifier pratiques féminines et pratiques masculines pour mieux séparer les sexes. Quand il y a risque de confusion, quand le corps féminin se surpasse au point d'égaliser ou de trop se rapprocher du score masculin, on découvre alors jusqu'où l'institution sportive est capable d'aller pour évacuer tout risque de « trouble dans le genre », pour reprendre le titre du livre majeur de la philosophe Judith Butler¹.

Prenons l'exemple du tir sportif, le skeet. La chinoise Zhang Shan a été deux fois championne du monde, puis championne olympique, devançant plusieurs concurrents masculins dans une discipline alors mixte. Mais ses records trop persistants ont motivé l'arrêt de la mixité.

Les limites à la performance féminine peuvent être liées à l'existence d'un plafond de verre. Comme interdire aux compétitrices d'accéder à certaines épreuves, jugées trop dangereuses pour elles. Cela a longtemps été le cas pour le vol à ski, les femmes ont dû attendre la coupe du monde 2022/2023 pour enfin accéder au tremplin – **La 1ère compétition officielle ayant été organisée en Mars 2024**. D'autres ont également dû longtemps batailler pour enfin être autorisées à surfer en compétition les plus grosses vagues du monde.

Pour d'autres, la limite s'est imposée avec bien plus de violence quand elles ont dû se soumettre à une inspection, au plus profond de l'intime, interrogeant la réalité de leur sexe. Quand un sportif atteint des scores hors normes, quand il montre des capacités de résistance à la douleur ou à la fatigue, trop exceptionnelles, le soupçon de dopage surgit. En revanche, quand cela concerne une sportive, le doute s'abat sur son identité sexuelle. Trop forte pour être femme. L'institution sportive s'est alors accordée le droit de vérification puis de validation, en se dotant d'un outil censé être garant d'équité, le test de féminité.

Faisant pour cela appel au pouvoir médical, le Comité International Olympique, a décidé dès 1967 d'imposer aux concurrentes des épreuves féminines un test. Se fiant d'abord à des résultats d'examen visuel et gynécologique, puis à la recherche de la chromatine sexuelle dans les cellules prélevées sur la muqueuse buccale, le Comité a bénéficié, à partir de 1992, de nouvelles techniques dues aux progrès de la génétique moléculaire.

¹ Judith Butler (2006). Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité, Ed. La Découverte. L'ouvrage est paru dans sa version originale (Gender Trouble) aux États Unis en 1990.

Mais quelle que soit la méthode employée, on sait que des erreurs ont été faites, des exclusions injustement prononcées, des vies brisées par l'opprobre.

Le milieu de la recherche a, quant à lui, montré les difficultés d'interprétation des tests dans certains cas. Et si certaines femmes produisent plus de testostérone que certains hommes, des scientifiques ont montré qu'il pouvait y avoir plus de différences de production de testostérone entre deux hommes qu'entre un homme et une femme. De plus, l'avantage sportif que pourraient procurer aux femmes, ces niveaux de testostérone supérieurs à la moyenne, n'est toujours pas démontré.

On peut s'interroger sur les raisons profondes des tests quand on sait que les normes imposées ont elles-mêmes varié dans le temps, en termes de taux de testostérone à ne pas dépasser et de disciplines concernées par le contrôle². En 1999, les tests ne sont logiquement plus obligatoires pour participer aux Jeux Olympiques, mais ils restent pratiqués par certaines fédérations sportives, dont la Fédération internationale d'athlétisme. Cela pose évidemment des questions d'ordre éthique. Qui décide, et comment décide-t-on ce qu'est un corps de femme ? Pourquoi seules les femmes sont interrogées sur la « vérité » de leur sexe ? Les tests peuvent également mener à la disqualification d'athlètes dites « intersexes » dont les caractéristiques physiques sont hors normes, que ce soit en termes de chromosomes ou d'hormones, voire d'organes génitaux. Elles n'en sont pas pour autant des championnes en puissance.

D'autres pistes sont proposées pour sortir de l'impasse. Des experts, comme le généticien Eric Vilain³, invitent à repenser le principe d'équité. Pourquoi pas en modifiant les catégories de compétition ? Le genre pourrait être dépassé et les athlètes plutôt rassemblés par gabarit ou performance.

En attendant, pour être très conservatrice, l'institution sportive génère cependant des innovations grâce à des sportives et des sportifs en quête d'émancipation. Comme avec l'intégration des hommes dans l'épreuve du twirling ou de la natation synchronisée. Comme avec la patineuse Gabriella Papadakis, championne olympique, qui a décidé de patiner, certes hors compétition pour l'instant, avec une autre championne, Madison Hubbell. A travers cette non mixité choisie, toutes deux ont envie de ne plus se conformer aux idées reçues selon lesquelles l'homme devrait être fort, et réaliser les portés, et la femme fine et fragile.

Diverses façons donc d'interroger les pratiques, et qui remettent en question le bon et le mauvais genre en compétition.

Pour aller plus loin vous pouvez écouter [ce podcast](#) sur Ràdio France « JO : L'inclusion des trans et des intersexes est-elle la nouvelle question sportive ? »

² <https://www.scientifique-en-chef.gouv.qc.ca/impact-recherche/les-femmes-avec-plus-de-testosterone-realisent-de-meilleures-performances-sportives-incertain/>

³ https://www.franceinfo.fr/replay-radio/le-choix-franceinfo/reportage-paris-2024-pourquoi-la-participation-des-athletes-transgenres-aux-jeux-laisse-a-l-appreciation-des-federations-internationales-pose-question_5828225.html